

ROBERT DE LOTURE

SAINT FRANÇOIS XAVIER



COLLECTION
CATHOLIQUE

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Nihil obstat

Lutetiæ Parisiorum, 1° julii 1941

Alex. BROU, S. J.

IMPRIMATUR

Lutetiæ Parisiorum, die 7° julii 1941

V. DUPIN,

v. g.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1941.

LA VOCATION

Le 15 août 1534, aux premières heures de cette journée en laquelle l'Église célèbre la fête de la Vierge Marie, un petit groupe de pèlerins pénétrait dans une vieille chapelle mi-souterraine, dépendant de l'abbaye des Bénédictines de Montmartre. Sur la pente de la colline, en contrebas de l'église abbatiale qui en couronnait le sommet, cet oratoire marquait le lieu même où, selon la tradition, saint Denys et ses compagnons avaient subi le martyre.

Ils étaient sept compagnons : Ignace de Loyola, le chef ; puis François de Jassu y Xavier, Pierre Favre, Nicolas Bobadilla, Simon Rodriguez, Jacques Lainez et Alphonse Salmeron. L'un d'eux, Pierre Favre, venait d'être ordonné prêtre. Il monta à l'autel, et dit la messe.

Au moment de la communion, le célébrant présenta l'hostie aux assistants profondément recueillis. Alors chacun prononça à haute voix un triple vœu : pauvreté, chasteté, pèlerinage à Jérusalem. Pierre Favre leur donna la communion ; puis, se retournant vers l'autel, il prononça, à son tour, les mêmes vœux, et se communia.

Un acte immense venait d'être accompli ; en cet humble oratoire de la campagne parisienne, il posait les premières bases d'une illustre compagnie qui devait militer de façon éclatante, à la plus grande gloire de Dieu.

La messe terminée, les pèlerins se rendirent sur l'autre versant de la colline, à la fontaine Saint-Denys, pour s'y désaltérer et y faire une frugale collation. Sans doute, gravissant les roides chemins

qui desservaient les moulins, endormis en ce jour de grande fête, passèrent-ils par le sommet, afin d'y prier en l'église bénédictine.

Ensuite ils descendirent vers la ville, où la foule des fidèles chantait les louanges de la Vierge.

A l'ombre de la basilique du Vœu National, les vieux murs de Saint-Pierre de Montmartre, l'ancienne église bénédictine, sont aujourd'hui les derniers vestiges du cadre médiéval de ces grands événements; humbles, mais pieux témoins du serment de l'un des saints les plus illustres de la chrétienté : François Xavier, missionnaire.

Ce fut en Navarre, au château de Xavier, qu'il vint au monde le 7 avril 1506. Il était de noble famille, tant par son père, don Juan de Jassu, alcade à la Corte major, que par sa mère, dona Maria de Azpilcueta, héritière, par l'antique famille des Aznarès, de la petite forteresse royale de Xavier.

Benjamin d'une famille de six enfants, il naquit en pays de France, car la haute, comme la basse Navarre, relevaient alors, sous Jean d'Albret, de la couronne du roi Louis XII. Mais, au nom de la géographie, l'Espagne le revendique également comme l'un de ses enfants. Lui-même nous apprend que sa langue maternelle fut le basque. Avant tout, il fut Navarrais.

Son esprit s'éveilla en un milieu austère, voire ascétique, dans le cadre sévère d'une vieille forteresse dont les gros murs bornèrent le champ de ses premiers pas. Au château, où sa mère s'entourait de très dévots commensaux, les pratiques de la dévotion ancestrale lui furent infusées, bien avant que de lui être enseignées.

François atteignait sa sixième année lorsque, brusquement, les armées de Ferdinand le Catholique, roi de Castille et d'Aragon, envahirent la Navarre. Son père mourait l'année suivante, après avoir payé de l'usurpation et de la vente d'une partie de ses terres sa fidélité à Jean d'Albret.

La période troublée qui suivit l'invasion eut son épilogue en 1521, avec le siège et la prise de Pamplune.

Il y avait, parmi ceux qui furent faits prisonniers dans la place, un officier castillan que l'on avait trouvé gisant, la jambe brisée. Alors que sa troupe

mettait bas les armes, il avait continué à se battre, seul, plutôt que de se rendre. Quelques années plus tard, il devait se trouver à la tête d'une autre compagnie, qui, elle, le suivrait jusqu'à la mort !

En 1524, François atteignait sa dix-huitième année. Pendant cette période troublée il avait reçu, sous la garde vigilante de sa mère, une solide éducation. Il avait, surtout, beaucoup étudié. Un sien cousin, illustre canoniste, relève chez cet adolescent de rares qualités de corps et d'esprit : intelligence et droiture, vigueur et santé physique. Il discerne encore, alliée à son ardeur au travail, une ambition qui semble le préoccuper sérieusement. Quel était alors son objet ? Suprêmes dignités ecclésiastiques, ou bien hautes fonctions civiles ? Hormi la certitude qu'elle ne visa jamais la gloire des armes, nous ne le savons pas.

Le moment était arrivé pour François de suivre l'enseignement d'une université, qui le conduirait au couronnement de ses études. La Navarre pensait, à l'époque, bien plus français qu'espagnol, en même temps que, pour toute la chrétienté, la véritable université était celle de Paris. Ce fut sur celle-ci que dona Maria arrêta son choix.

François Xavier arriva à Paris pour la rentrée des classes de 1525. Il se fit agréer au collège Sainte-Barbe comme camérier portionniste, état qui, moyennant rétribution, lui assurait le vivre et le couvert.

Une grande effervescence régnait alors dans la vieille université. Les idées nouvelles heurtaient brutalement les traditions séculaires ; une puissante lame de fond sapait les fondements de la Sorbonne traditionnelle. La Renaissance submergeait le moyen âge.

Il y avait bien là de quoi troubler l'esprit d'un François Xavier, apportant, du fond de sa Navarre, toute la tradition moyenâgeuse, mais, aussi, la soif de satisfaire au plus tôt une haute ambition.

D'autres tentations le guettaient en ce milieu universitaire de mœurs très relâchées. Nous savons comment il s'arrêta sur la pente, car lui-même devait s'en ouvrir, dans la suite, à un prêtre de l'Inde, le vicaire de Saint-Thomé, en lui avouant humblement qu'il n'avait été retenu que par la peur des affreuses

maladies qui frappaient nombre de ses condisciples. Un maître de haute vertu l'arracha définitivement à l'ambiance du vice.

Une autre influence devait agir puissamment sur lui; celle du condisciple qui partageait sa chambre, Pierre Favre. C'était un Savoyard, fils de simples villageois, à la belle âme limpide et pure, aux manières simples et affables. Ils se lièrent d'une profonde amitié.

Sans doute le but de François était-il, alors, de conquérir le titre envié de docteur en théologie ou en droit canon. Il n'y fallait pas moins de onze ou douze ans d'études. Mais cette vie de labeur intellectuel était la plus belle qu'il pût concevoir, et elle devait le mener au couronnement de ses plus hautes ambitions. Seulement la Providence en avait décidé autrement...

Au début de 1528, un étudiant d'étrange allure s'était fait inscrire comme externe au collège de Montaigu. C'était un homme d'âge mûr, pauvrement vêtu, et boitant bas. On le voyait passer dans la cité universitaire, se proposant pour les plus misérables besognes, n'hésitant pas à mendier son pain parmi ses maîtres et ses condisciples. On l'appelait le *pèlerin*. L'on sut bientôt qu'il était gentilhomme, et qu'il avait derrière lui un passé glorieux; car cet Iñigo Lopez de Recalde, que nous appelons Ignace de Loyola, n'était autre que l'intrépide officier qui, sept ans auparavant, avait été le héros de la défense de Pampelune. Depuis lors il y avait eu Montserrat, la grotte de Manrèse et les *Exercices*, le pèlerinage en Terre Sainte, puis le retour en Espagne du nouvel apôtre, avec les humiliations d'Alcala et de Salamanque, les menaces, et même la prison. Ignace savait que Paris lui serait plus tolérant; il y était venu acquérir la science qui lui faisait défaut. Il venait aussi y chercher des disciples.

Lorsque, le 1^{er} octobre 1529, Sainte-Barbe rouvrit ses portes, François Xavier et Pierre Favre reçurent un nouveau compagnon de chambre; c'était le *pèlerin*! Grâce à quelques aumônes recueillies pendant les mois d'été, il avait pu se faire admettre comme portionniste.

Il est probable que François goûta fort peu cette intrusion. Partager sa chambre avec un mendiant

n'avait rien de flatteur pour un gentilhomme imbu de ses prérogatives de naissance. Or c'était lui, le fier Navarrais, qu'Ignace avait décidé de convaincre, parce qu'il voulait des disciples capables de faire de grandes choses.

La conquête de Pierre Favre était déjà faite ; en réalité, elle avait été facile. Pour François, au contraire, l'assaut promettait d'être rude. Le grand obstacle était son ambition ; ce fut là qu'Ignace attaqua à coups redoublés. Son arme fut une parole d'évangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Ces premiers avertissements n'eurent d'autre écho que force plaisanteries. Qu'importaient au jeune maître, à l'heure de ses premiers succès, les remontrances de ce pauvre *pèlerin* ? Était-ce donc perdre son âme que de se destiner à la prêtrise et à l'enseignement des hautes vérités théologiques ? A d'autres qu'aux hommes de sa valeur, l'ascétisme et la mendicité prônés par cet exalté !

Mais Ignace avait pour lui la foi des apôtres, et leur immense charité. Par celle-ci, il gagna peu à peu le cœur de François. Avec l'amitié naquit l'influence, juste à temps, peut-être, pour prémunir le jeune maître contre le danger des idées nouvelles, et surtout contre l'entraînement de la Réforme, pour laquelle Calvin militait alors, tout près de Sainte-Barbe, au collège de Fortet. Désormais il n'était plus question de reparties ironiques ; Ignace était écouté, il put enfin convaincre. En 1533, il achevait sa conquête. Il avait révélé à cette nature ardente sa véritable vocation ; François Xavier, rejetant les honneurs si longtemps convoités, se rangeait à côté du *pèlerin*, en humble soldat de la foi.

II

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Ce fut après la journée de Montmartre que François Xavier, profitant des vacances universitaires, fit les *Exercices* sous la direction d'Ignace : un mois



COLLECTION CATHOLIQUE

Extrait du Catalogue

GEORGES BERNANOS
Saint Dominique.

R.-L. BRUCKBERGER
Rejoindre Dieu.

CHÉRY
Poèmes de Noël.

JACQUES CHRISTOPHE
Sainte Hildegarde.

PAUL CLAUDEL
Toi, qui es-tu ?
Ecoute, ma fille.

ALPHONSE DAVID. — Le rosaire de Sainte Thérèse de Lisieux.

ANDRÉ DAVID. — La retraite aux hommes chez les Dominicains.

OMER ENGLEBERT
La vie de saint Martin.

MARTHE DE FELS
Monsieur Vincent.

HENRI GHÉON
Le pauvre sous l'escalier.

R. P. GILLET
Sa Sainteté Pie XII.

EVE LAVALLIÈRE
Ma conversion.

FRANÇOIS MAURIAC
Lacordaire et nous.

RENÉ FERNANDAT
Les signets du missel.
Poésie sacerdotale.

PIERRE MORNAND
Légendes chrétiennes.

CHARLES PÉGUY
Souvenirs.
Saints de France.
Prières.
Pensées.
La France.
Notre Dame.
Notre Seigneur.
Les enfants.

ALFRED PEREIRE. — La vie de Pie XI.

JEAN RACINE. — Poésies sacrées.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE. — Le sang, la croix, la vérité.

SAINT THOMAS D'AQUIN. — Pages choisies.

SERTILLANGES. — Athées, mes frères.

Mystiques catholiques méditerranéens.